

JCLattès

Rentrée littéraire 2015



Rentrée littéraire 2015

ROMANS FRANÇAIS

D'après une histoire vraie,
Delphine de Vigan 2

Les gens dans l'enveloppe, Isabelle Monnin,
avec Alex Beaupain 4

Crans-Montana, Monica Sabolo 8

La Faille, Isabelle Sorente 12

ESSAI

La transparence et le reflet, Serge Bramly 16

ROMANS ÉTRANGERS

Le Maître des apparences, Jane Gardam 20

Se lever à nouveau de bonne heure,
Joshua Ferris 24

LE MASQUE

De si parfaites épouses, Lori Roy 28



Delphine de Vigan

D'après une histoire vraie

roman



JCLattès

Delphine de Vigan
est romancière. Elle est
notamment l'auteur de
No et moi, Prix des Libraires
2008, adapté au cinéma
par Zabou Breitman,
des *Heures souterraines* (2009),
adapté pour Arte
par Philippe Harel,
et de *Rien ne s'oppose
à la nuit* (2011), Prix Fnac,
Grand prix des lectrices
de Elle et Prix Renaudot
des lycéens. Ses livres sont
traduits dans le monde entier.

« **CE LIVRE** est le récit de ma
rencontre avec L.

L. est le cauchemar de tout
écrivain. Ou plutôt le genre
de personne qu'un écrivain ne
devrait jamais rencontrer. »

Dans ce roman, Delphine de
Vigan raconte l'histoire d'une
amitié. Séduction, dépression
et trahison sont les trois temps
de ce récit qui entraîne le lec-
teur dans les coulisses de la
création, là où le doute, les ap-
parences et les faux-semblants
tendent un piège redoutable.
Qui est le maître du jeu ?

L'EXTRAIT :



Aujourd'hui, alors que j'essaie de restituer cette conversation, je suis tentée de penser que L. tâtait le terrain, évaluait ses chances de conquête. Mais en réalité je ne suis pas sûre que les choses aient été aussi claires. Il y avait chez L. une authentique curiosité, un intérêt profond et renouvelé, dont je n'avais aucune raison de me méfier.

Rares sont les gens qui posent les vraies questions, celles qui importent.

La nuit était tombée, la serveuse avait allumé des bougies sur chacune des tables. J'ai envoyé un SMS à mes enfants pour les prévenir que je serais un peu en retard et qu'ils ne m'attendent pas pour dîner.

Tout était simple.

Plus tard, alors que je prenais un stylo dans mon sac pour noter quelque chose sur un papier, une adresse sans doute, ou le nom d'une boutique, L. m'a souri.

— Moi aussi je suis gauchère. Tu sais que les gauchers se reconnaissent entre eux ?

Ce jour-là, L. ne m'a parlé ni de mon livre ni de mon travail à venir.

L. avançait à pas de velours, elle avait tout son temps.





Isabelle Monnin et Alex Beaupain
sont amis depuis vingt-cinq ans.

Elle a été longtemps grand
reporter et se consacre désormais
à l'écriture. Elle est notamment
l'auteur des *Vies extraordinaires*
d'Eugène et de *Daffodil Silver*.

Il est auteur-compositeur-
interprète. Il écrit aussi de la
musique pour le cinéma.

« EN JUIN 2012, j'ai acheté sur Internet un lot de 250 photographies d'une famille dont je ne savais rien. Les photos me sont arrivées dans une grosse enveloppe blanche quelques jours plus tard. Dans l'enveloppe, il y avait des gens à la banalité familière, bouleversante. Je n'imaginais alors pas l'aventure qu'elle me ferait vivre.

Quelques mois plus tard, une idée a surgi, simple et obsédante : il me fallait raconter la vie des gens de l'enveloppe. Romancière et grand reporter, j'allais d'abord l'inventer, puis, une fois le roman écrit, je partais à leur recherche. Un soir, j'ai montré l'enveloppe à Alex Beaupain. Il a dit : « On pourrait aussi en faire des chansons. »

Le livre contient un roman, un album photo, le journal de bord de mon enquête et un disque, interprété par Alex, Camelia Jordana, Clotilde Hesme et Françoise Fabian. Les gens de l'enveloppe ont prêté leur voix à deux reprises de chansons qui ont marqué leur vie.

Les gens dans l'enveloppe est un objet moderne et singulier. Faisant œuvre de vies ordinaires, il interroge le rapport entre le romancier et ses personnages. Il est surtout l'histoire d'une rencontre, entre eux et moi. »

L'EXTRAIT :

1^{er} octobre 2014

Il est 14 h 30 lorsque j'arrive à la gare de Clerval où nous avons rendez-vous. Michel m'attend sur le parking. Il me semble encore plus maigre que vendredi dernier. Avec son sac à dos il m'évoque le gamin attendant sa mère après l'école. Il s'assied côté passager. Il me dit qu'il n'est pas en forme aujourd'hui. Le diabète. La fatigue. Mais il est venu malgré tout, heureux à la perspective de faire un tour en voiture dans la campagne.

Nous ouvrons la maison ensemble, la porte, les volets roulants. Sur la terrasse nous tirons la table de jardin jusqu'à une flaque de soleil. Le pré qui descend jusqu'au Doubs a été fauché, il n'y a aucun bruit, la lumière est chaude, c'est une belle journée d'automne.

Je lui réexplique mon projet. J'enregistre pour garder trace de ce moment. Il peut dire non. Je suis prête à l'entendre.

Il dit :

— Oui je suis d'accord.

Il n'y a que la question du nom de famille qui l'ennuie. Nous décidons qu'il sera masqué. Nous convenons aussi qu'il pourra relire ce journal avant la parution.



— Jamais je n'aurais pensé que ma vie intéresserait quelqu'un. Quel est l'intérêt de raconter ça ?

— Je crois que toute vie vaut la peine d'être racontée, chaque vie est un témoignage de toutes les autres. On racontera une époque, une terre, un petit monde. On racontera la vie des gens dont on ne parle jamais. Elle vaut autant que celles dont on parle – autant et aussi peu.

(...)

Il sort de la poche de sa chemise les horaires de train. Le sien passe à 19 h 33. Michel est d'une époque où les horaires de train tiennent sur une feuille en accordéon, où une carte routière se déplie et s'annote, Michel n'a pas d'ordinateur ni de GPS, il a un téléphone portable mais ne sait pas, me dit-il, envoyer de messages avec. Michel est du siècle d'avant le numérique. Sa vie, d'une femme rencontrée dans un train à moi qui le reconduis à la petite gare, est une voie ferrée. Il pose des questions ferroviaires (quelle gare ?) et donne des réponses ferroviaires (le 19 h 33) à l'existence. Il faudra aller à la Poste si je veux lui écrire.

Nous roulons sur la départementale qui serpente jusqu'à Clerval. Il y a des vaches, des arbres, du vert depuis toujours. Je me dis que mamie Poulet a vu cette douceur du soir qui tombe sur le foin qu'on va bientôt ramasser.

Nous discutons de la suite. Je dis que je vais appeler Laurence.

Il parle doucement, c'est presque chuchoter.

— Tu as la même voix que ma gamine. Enfin, des intonations.

Les intonations, les silences entre les mots, nos syllabes sont de la même famille.

Je le dépose à la gare. Il court tristement dans les graviers en criant pour que le train ne parte pas sans lui. Son jean est trop large. Il sera chez lui peu après 20 heures. Je me demande à quoi il pensera en s'endormant. Les portes se ferment. Il m'adresse un signe de la main. Je ne sais pas pourquoi j'ai un peu envie de pleurer.

Est-ce avec Michel ou Serge que j'ai passé l'après-midi ? Serge, vingt ans après le temps du roman, serait devenu Michel tel que je le découvre. La tristesse, le chagrin de la vie, est le sang commun. J'ai rencontré mon personnage.

Tout à l'heure lorsque je parlais à Michel de mon projet, je lui ai expliqué que j'avais écrit une première partie, un roman. J'ai dit, de façon sans doute trop appuyée :

— J'ai imaginé la vie qu'avaient pu avoir les gens des photos, j'ai inventé.

Il m'a coupée gentiment :

— Oui oui je sais ce que c'est un roman.

Et moi je le sais si peu.



Monica Sabolo
Crans-Montana

roman



Ex-rédactrice en chef Culture à *Grazia*, Monica Sabolo a décidé, emportée par l'enthousiasme et l'inconscience, de se consacrer à l'écriture. Son précédent roman, *Tout cela n'a rien à voir avec moi*, paru en 2013 chez Lattès, a remporté le Prix de Flore.



DANS LES ANNÉES 60, à Crans-Montana, une station de ski suisse, des garçons observent, de loin, trois jeunes filles qui les fascinent : les trois C. Chris, Charlie et Claudia. Elles forment une entité parfaite, une sorte de constellation. Pour ces garçons elles sont un rêve impossible. Pendant les vacances d'été ou d'hiver, sur les pistes, à la piscine ou dans les nightclubs, ils les regardent, sans jamais les aborder. Les années passent. Leur souvenir les poursuivra, comme un amour fantôme. Les voix des garçons, puis des filles déroulent les destinées d'une jeunesse, dorée en apparence, mais qui porte les secrets, les fautes et l'indifférence des générations précédentes. Durant près de trente ans, tous tenteront de toucher du doigt quelque chose de plus grand, l'amour, la vérité, ou simplement le sentiment d'exister. Mais des espoirs romantiques de l'adolescence à l'opulence glacée des années 90, la vie glisse entre leurs doigts.

L'EXTRAIT :

« **A**cette époque, à Crans-Montana, nous étions tous amoureux d'elles. Des trois à la fois, ou l'une après l'autre, ou alors d'une seule, une obsession qui surgissait à la patinoire, à la boulangerie, devant les télécabines, et qui vous souriait et vous broyait le cœur, lointaine, dans un pull tricoté ou un manteau en castor.

Nous connaissions leurs garde-robes, leurs parfums. Leurs sourires, leurs fossettes, leurs grains de beauté – sur l'épaule, l'avant-bras –, les contours rebondis de leurs fesses moulées dans des Levi's appartenant à leurs frères. Nous connaissions leurs chalets, leurs parents, leurs accessoires, barrettes, boucles d'oreilles en turquoise, bracelet en corail, chaussettes multicolores qui montaient jusqu'en haut des cuisses. Nous connaissions leurs dates d'anniversaire, leur adresse à Paris ou à Milan, leur collège dans le XVI^e, leur pensionnat à Lausanne.

Nous les connaissions comme des enquêteurs connaissent les suspects qu'ils observent, tapis dans des voitures grises, clé sur le contact. Nous accumulions les preuves de leur existence, cigarettes menthol, chewing-gum Hollywood au citron, bonbons à la violette, et une bague en onyx avec une tête de mort oubliée sur le rebord d'un lavabo et glissée fébrilement dans une poche. Le soir même, au Sporting, elle passerait de main en main, examinée par chacun d'entre nous, en silence, pièce à conviction polie du mystère féminin.



Elles étaient des apparitions auxquelles nous rêvions, de retour dans nos appartements bourgeois, repassant les souvenirs de nos vacances comme des diapositives où elles défilaient, éclaboussées de lumières, chuchotant des mots doux dans une langue secrète. Elles étaient nos premiers amours, et toutes les autres femmes de nos vies, ensuite, seraient comparées à elles, et aucune ne pourrait jamais effacer leurs fantômes. Ils surgissaient plus réels que nos épouses, nos maîtresses, les mères de nos enfants.

La bande des trois C. Chris, Charlie et Claudia. Les deux Parisiennes et l'Italienne. Elles étaient toujours ensemble, bras dessus bras dessous, ou assises nonchalamment sur une banquette, un mollet replié sous une cuisse, si différentes, et pourtant elles formaient une entité parfaite, une sorte de constellation. Claudia, cheveux blonds, teint pâle, hanches menues, sourire enjôleur. Chris, boucles brunes, peau mate, lèvres provocantes, ongles longs comme des griffes. Charlie, cheveux noirs jusqu'aux fesses, petits seins, longues jambes, figure impassible. Elles avaient l'air de s'amuser, et de se moquer du monde alentour. Elles buvaient un Coca à la paille, ou se tenaient par la main sur la glace de la patinoire, leurs cheveux déployés sur les épaules, et à chaque fois, nous sentions nos poulx s'affoler, nos joues s'enflammaient, et il y en avait toujours un pour mimer une agonie, une main sur la poitrine, ou un pistolet imaginaire sur la tempe.

Était-ce l'hiver 1965 ? L'été 66 ? Selon Roberto Alazraki, un Italien de Tripoli qui s'était fait

refaire le nez l'année de ses 18 ans, elles étaient apparues pour la première fois enroulées dans des paréos au réveillon polynésien de 1965, aux Quatre cents coups, sur les bords du lac de Ver-mala. Serge Chubowska, un Parisien qui portait des cravates même pour aller jouer au bowling, prétendait que c'était durant les vacances de Pâques de 1966 au Club, sous la Rôtisserie de la Reine où « elles dansaient comme si on leur brûlait les fesses », mais personne ne lui faisait confiance.

Nous passions toutes nos vacances, ou presque, à Crans-Montana, en Suisse, ou plutôt à Montana-Crans comme on disait alors, l'hiver, mais aussi l'été. Au près de leurs amis, nos mères évoquaient la beauté des montagnes, l'air pur, la sérénité, comme des agences de tourisme, toutes ces choses dont nous nous foutions et qui nous rappelaient que jamais nos parents ne nous comprendraient. Même avant l'apparition des trois filles, jamais Crans-Montana ne fut pour nous un refuge. La lumière y était crue, le ciel coupant, les forêts sombres, inquiétantes. Sur les pistes de ski ou sous le coton de nos couettes, nous nous sentions douloureusement vivants, nos cœurs battaient trop fort. À Paris, nous menions des vies conventionnelles, mais là-bas, tout était sauvage, la liberté y était terrifiante. »



Isabelle Sorente

La faille

roman



Isabelle Sorente a publié plusieurs romans et essais remarquables dont, aux éditions Lattès, *L*, *Le Cœur de l'ogre*, ou l'essai *Addiction générale*, consacré à notre dépendance aux chiffres. Son dernier roman, *180 jours*, a reçu un très bel accueil critique et l'a installée comme l'une des voix les plus fascinantes du roman contemporain.

« **LUCIE SCALBERT** était la plus belle fille du lycée. Avec un je ne sais quoi de dingue dans le regard. Je n'ai pas été surprise qu'elle devienne comédienne, je l'ai perdue de vue alors que le succès semblait l'attendre. Voilà que je la retrouve cinq ans plus tard. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle a abandonné sa carrière, elle prononce le nom de son mari avec un mélange d'effroi et de rancœur. Ce vieillissement précoce, cette voix enfantine, ce rire désespéré : je comprends que c'est cela, une relation d'emprise.

Ce qui fascine une romancière, en l'occurrence, Mina Liéger, mon double fictionnel, c'est ce lien étrangement raisonnable qui unit une femme à un homme qui la rend folle. Une force mettait Lucie à la merci des hommes dont elle tombait amoureuse. Ce rapport destructeur produisait chez ceux qui en étaient témoins un sentiment de déjà-vu, comme si nous en reconnaissions l'empreinte dans nos faux-semblants et nos secrets de famille, et jusque dans les événements qui bouleversaient nos vies. L'emprise de VD sur Lucie obéissait à des lois trompeuses, cruelles et romanesques qui tissaient la toile dans laquelle nous étions pris. »

À propos de *180 jours* :

« **Certainement l'un des plus beaux et audacieux romans parus en cette rentrée.** » *Le Monde des Livres*

L'EXTRAIT :



« **L**ucie n'a jamais eu de chance avec les hommes. Je me souviens encore de ce mercredi où elle ferma la porte de sa chambre, elle n'avait que douze ans, j'en avais presque seize.

Je ne veux plus aller au lycée, me dit-elle. Lucie ne supportait plus de croiser le garçon dont elle était tombée amoureuse et qui racontait à qui voulait bien l'entendre qu'elle était folle, une vraie dingue, cette fille. L'histoire avait fait le tour du lycée, le bruit avait couru jusqu'en classe de terminale où David Grunberg m'avait raconté en personne la mésaventure arrivée à son jeune frère, Gérald. Cette cinglée l'a envoyé à l'hôpital, me dit David, une semaine avant les épreuves du baccalauréat. Jusqu'à ce jour fatal de juin mille-neuf-cent-quatre-vingt-neuf, David Grunberg et moi étions officiellement amoureux. Son frère, Gérald, lui ressemblait comme un modèle miniature, même visage de faune, même nez de Pinocchio, mais il possédait ce je ne sais quoi d'insolent qui manquait à son aîné. David m'invitait toutes les semaines au cinéma, sans pour autant me parler d'autre chose que de nouvelles de Borges et de nombres premiers, nous partagions l'amour de la littérature et des mathématiques, que nous affichions



avec la maladresse d'adolescents trop sérieux. À seize ans, le sérieux a des effets secondaires inhibants et le grand David s'interdisait tout geste érotique déplacé envers cette Mina Liéger, moi, qui le fascinait moins par ses sourcils épais et son regard sombre que par son esprit, du moins je le croyais, moi qui ne me trouvais pas belle, avec mes cheveux qui ondulaient à la première goutte de pluie. J'étais première de la classe sans que cela me coûte d'effort, ma mère était fière de moi, j'étais heureuse de la rendre heureuse, comme si le départ de mon père avait laissé une dette éternelle que je me devais, moi, sa fille, de rembourser. Ma mère souriait chaque fois qu'elle ouvrait l'enveloppe contenant mon bulletin, elle le parcourait puis levait les yeux vers moi : Je suis heureuse, Mina. Un sourire par trimestre, c'était mieux que rien. J'avais cessé de lui annoncer mes notes au fur et à mesure, le jour où j'avais cru voir sur le visage de ma mère la même expression de lassitude que lorsqu'elle répondait, très bien, à la voisine qui demandait : Comment allez-vous ? J'ai eu dix-huit en maths, maman. Très bien. Ma mère arborait cette expression absente et hostile, lorsqu'elle imaginait que les autres femmes de l'immeuble la prenaient en pitié. Comment allez-vous aujourd'hui, madame Faro ? Très bien, merci. Elle avait repris son nom de jeune fille, Faro, un nom italien d'origine grecque. Et moi, je continuais à porter un nom français et un prénom allemand, j'avais le corps charpenté d'une fille du nord et les cheveux noirs d'une méditerranéenne, je nettoyait

mon visage avec une lotion astringente qui exaspérait ma joue où le même bouton d'acné ne semblait disparaître que pour revenir plus irrité, et mon prénom me désespérait. À quoi pensait ma mère, en m'appelant Mina ? À une héroïne au teint pâle, qui aurait pris au père ses gènes caucasiens. Une princesse blonde aux yeux bleus. Comme Lucie. Les yeux de Lucie, à vrai dire, n'étaient pas bleus, ils avaient la couleur d'un lac en automne, reflétant un ciel gris. Avec sous la vase, quelques araignées d'or. À douze ans, elle possédait le charme évanescent et le front bombé d'une Vierge du Moyen Âge, sauf sous un certain angle, quand elle tirait ses cheveux en queue de cheval, alors ses paupières rondes et ses sourcils très pâles la faisaient ressembler à un batracien ou à une sorte d'être primitif, tout juste sorti des eaux de l'évolution. »



Serge Bramly

La transparence et le reflet

essai



Né en 1949 à Tunis, spécialiste de Léonard de Vinci, Serge Bramly est romancier et essayiste. Récompensé par le prix Interallié pour *Le premier principe, le second principe* (Lattès, 2008), il est également l'auteur d'un roman sur Marcel Duchamp, *Orchidée fixe* (Lattès, 2012).

MIROIRS, VITRES, lunettes, ampoules, lentille de microscope ou de caméra, l'actuelle omniprésence du verre fait oublier ce que notre civilisation doit à ce matériau.

Si le Moyen-Orient n'avait pas appris à le souffler, si Rome n'en avait pas orné ses cités, si le Moyen Âge ne l'avait pas sublimé dans ses églises sous l'aspect de la mosaïque et du vitrail, si l'Europe n'en avait pas développé l'usage dans tous les domaines des sciences et des techniques, à quoi ressemblerait le monde d'aujourd'hui ?

La transparence et le reflet raconte nos rapports au verre par le biais de l'histoire de l'art. Comparant la peinture européenne à celle des autres cultures, Serge Bramly en détaille les spécificités et invite ainsi à une relecture du « modèle occidental » sous un éclairage inédit.

Avec des illustrations in texte.

À propos de *Orchidée fixe* :

« Un beau et lumineux roman sur les rencontres inattendues et les passions imprévues dont le souvenir reste longtemps gravé en mémoire. » Alexandre Fillon, *Le JDD*

L'EXTRAIT :



« **M**on intérêt s'éveilla, il y a bien des années, lorsqu'un photographe japonais me demanda une préface pour une série d'images qu'il venait de réaliser. C'était un travail en couleurs à la limite de l'abstraction : il avait photographié en gros plan, jouant des reflets et de la transparence, de délicats récipients de verre, des coupes, des vases conçus par un designer français et soufflés dans un atelier de l'île de Murano.

L'éditeur prévoyait un album luxueux, signé et numéroté, emboîté dans un coffret dont les exemplaires de tête contiendraient, telle une mise en abyme, une photographie originale tirée sur une plaque de verre.

Quelque chose me paraissait incongru, que je n'arrivai pas à préciser sur le moment, et qui devint donc le sujet de ma préface.

Du verre photographié par un Japonais, cela sonnait, dans une perspective historique, comme une contradiction dans les termes, un double oxymore. Le Japon traditionnel méconnut notre usage du verre tant sur un plan domestique que scientifique. Ses artistes dédaignaient les effets de lumière, de profondeur, de transparence. Quelle place occupa l'optique dans les préoccupations de ses penseurs ? Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, me



semblait-il, aucune de ses productions ne laissait seulement présager que le pays s'illustrerait un jour dans le domaine du verre et de ses dérivés, lentille, prisme ou miroir.

Lorsqu'en 1859 lord Elgin, huitième du nom, conduisit une mission en Extrême-Orient, le Japon ignorait toujours le verre en plaque ; ses fenêtres n'étaient pas garnies de vitres, mais tendues de papier. Le chroniqueur de l'expédition nota que les verreries locales fabriquaient des perles, des ornements d'épingles à cheveux, des flacons d'une exquise finesse ; mais pas davantage. On lui préférait la céramique, la porcelaine. Ici, s'étonnait-il, les miroirs ne sont pas en glace, mais en acier poli au plus haut point, et très décorés sur leur face arrière.

D'un autre côté, qu'un Japonais, à l'aide d'un appareil photo de fabrication japonaise, photographiât aujourd'hui des coupes de Murano dessinées par un Français démontrait significativement les changements survenus : la disparition d'un monde, ou plus exactement de certaines des spécificités qui le composaient, et l'émergence, au gré des brutales convulsions du ^{xx}e siècle, du monde actuel, avec ses frontières en partie abolies.

À mesure que j'imaginai ma préface, mon intérêt s'étendit aux implications de l'absence ou de la présence du verre au sein d'une culture, et à l'influence qu'eurent cette absence ou cette présence sur son développement, sur son esthétique. Le matériau est à présent si bien répandu de par le monde, sous les formes les plus diverses,

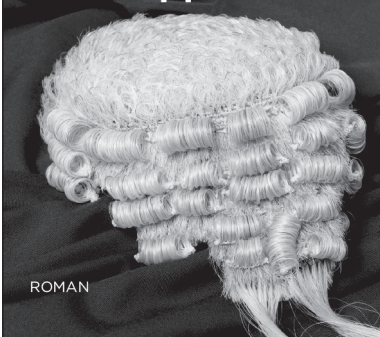
que l'on peine à concevoir qu'il ait pu un jour n'être pas connu ou être considéré comme un luxe accessoire. Les réverbères, les enseignes lumineuses des vitrines, les pare-brise des voitures, les façades miroitantes des gratte-ciel, les glaces des salles de bains et des cafés, les bouteilles, les écrans hypnotiques du travail, de la communication et des loisirs, un nombre infini d'objets usuels, par leur omniprésence, occultent l'essentielle contribution du verre à ce que nous appelons le progrès, et nous fait oublier par ailleurs que des civilisations qu'on ne saurait qualifier de primitives se formèrent et s'épanouirent sans son aide.

Dans ces cultures-là, comment percevait-on les choses avant la contamination occidentale ? »



Jane Gardam

Le maître des apparences



À quatre-vingt-deux ans, Jane Gardam est aujourd'hui l'une des grandes dames de la littérature anglaise. Seul auteur à avoir obtenu deux fois le Whitbread Costa Prize for Best Novel of the Year, elle a écrit de nombreux romans et cinq volumes de nouvelles.

« Dans l'Angleterre de Jane Gardam, les bonnes manières cachent des passions volcaniques. Il y a du désir dans le porte-parapluie, et de la violence sous le collier de perles. »
The New Yorker

FILTH fut pendant des années un avocat international de renom à Hong Kong. Il fut aussi un de ces enfants appelés « Orphelins du Raj », né dans l'empire britannique en Malaisie et rapatrié tout jeune en Angleterre pour être éduqué.

En déroulant sa vie ainsi que celle de sa femme Betty, Jane Gardam nous raconte la gloire de l'empire, la Seconde Guerre mondiale jusqu'au début du XXI^e siècle. Mais elle réussit aussi à éclairer la complexité de son héros que l'on appelle alternativement Eddie, le juge, fevvers, Filth, le maître de l'Inner Temple et sir Edward Feathers.

Finaliste du Orange prize, *Le Maître des apparences* est le début d'une trilogie que nous continuerons l'année prochaine avec *Le Choix de Betty* et *L'Éternel Rival*.

« Un véritable chef d'œuvre, l'un des romans les plus émouvants que j'aie lu depuis des années. » *The Guardian*

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Françoise Adelstain

L'EXTRAIT :



« — **O**ui, oui, oui,
dit Tante
May, missionnaire bap-
tiste, en descendant la
passerelle. Voilà, nous y
sommes. Excellent.

La vedette, qui de
temps à autre mettait
son moteur à l'arrêt pour voir si l'on pouvait
s'en passer sans danger, tanguait, renâclait, agi-
tant l'eau noire tout autour. De petites vagues
giflaient la surface du large fleuve. La chaleur
semblait dégouliner des arbres comme de l'huile.
C'était l'été, la mousson approchait, lorsqu'elle
serait là, la navigation s'arrêterait. Voilà pour-
quoi on ramenait chez lui le bébé, âgé seulement
d'une semaine. Sinon, il serait resté en plan au
Port où il était allé naître. Les voici donc arrivés
sains et saufs, mais il s'en est fallu de peu. Un
voyage de deux jours et, lorsqu'elle aura remis
l'enfant à son père, Tante May devra repartir
seule et immédiatement.

Le trajet vers le Port, une semaine auparavant,
l'enfant à naître l'avait accompli sur un bateau
indigène avec sa mère et la femme malaise
qui à présent, affligée et apeurée, grimpait les
échelons herbeux menant au débarcadère derrière
Tante May. Elle avait emmené son propre bébé car
elle était la nourrice désignée pour accompagner



Mrs Feathers, au cas où, après l'accouchement, celle-ci serait incapable de nourrir son enfant.

Personne n'avait imaginé que Mrs Feathers pouvait mourir. La clinique du Port était un bon établissement, la Mission baptiste compétente, d'ailleurs elle la connaissait pour y avoir travaillé comme infirmière avant d'épouser Feathers, le chef de district de la province de Kotakinakulu. C'était une Écossaise, maigre et robuste, d'une solidité à toute épreuve, comme son mari. Blessé pendant la guerre de 1914, victime d'un choc émotionnel, c'est elle qui l'avait soigné, apaisé, tenant compte de sa cheville endommagée, avait supporté ses rages démentes, l'avait aimé. Née en Asie, elle adorait le climat, le fleuve, les gens, ne s'était pas alitée un seul jour pendant toute sa grossesse. Elle n'avait emporté à la clinique, outre la nourrice, que son livre de prières, puisqu'elle devait revenir dans moins d'un mois. Sur le débarcadère, juché sur ses pilotis tordus, une seule personne regarda le bateau disparaître dans la courbe du fleuve – une fillette de douze ans prénommée Ada, l'aînée des enfants de la nourrice.

Confortablement installée dans la longue vedette basse, Mrs Feathers, en robe de coton lâche – jamais de sarong – n'était-elle pas l'épouse du chef de district –, semblait à peine enceinte. Le bébé, après être descendu très bas, se tenait tranquille, ce qui signifiait, le savait sa mère, une naissance imminente. Dans la Long House où ils avaient passé la nuit, elle ne s'était pas inquiétée. Heureuse et paisible, comme sou-

vent durant les heures qui précèdent le travail, elle souriait et tricotait une minuscule veste de dentelle, tirant affectueusement sur le fil de laine, le tendant, le relâchant. Elle avait tricoté ainsi presque toute la nuit, écoutant le monologue d'un babouin sur le toit, semblable à un cliquetis de machine à écrire.

La nourrice restait allongée sur le sol, son propre bébé à côté d'elle, terrifiée à l'idée de se trouver à une journée de bateau de chez elle. Elle pleurnichait.

— Allons, allons, la réconforta Mrs Feathers en la caressant. Chut, n'aie pas peur. Demain nous arriverons au Port et le jour suivant le bébé sera là. Je le sais. Ensuite, nous rentrerons tous à la maison.

Elle comparait son ouvrage avec le modèle, à la lumière de la lampe à kérosène posée par terre. Elle savait que ce serait une fille et allait, pour finir, orner le petit vêtement de festons de dentelle rose.

Elle posa le dernier feston la nuit suivante à la clinique, mais donna naissance à un longiligne garçon de quatre kilos aux cheveux roux. Ravie de son Edward, elle donna le vêtement au doux bébé brun de la nourrice, qui ne le porta jamais, le lendemain la fièvre puerpérale se déclencha et trois jours plus tard Mrs Feathers mourut. »



Joshua
Ferris

Se lever
à nouveau
de bonne
heure

ROMAN

JCLattès | LITTÉRATURE
ÉTRANGÈRE

Joshua Ferris est l'auteur
de *Open Space* (2007)
et *Le Pied mécanique*
(Lattès, 2010).

Ses nouvelles ont été publiées
par le *New Yorker*, *Granta*,
Tin House et *The Best
American Short Stories*.
Le *New Yorker* l'a placé dans
sa liste des meilleurs jeunes
auteurs en 2010.
Il vit à New York.

PAUL O'ROURKE est new-yorkais, dentiste hors-pair, athée convaincu, supporter désenchanté des RedSox et grand amateur de mocaccino. Pourtant, il se sent à l'écart du monde moderne. Ses nuits sont de longues litanies de regrets, pendant lesquelles il ressasse les erreurs qu'il a commises, et, tour à tour, vitupère ou s'émerveille devant l'optimisme du reste de l'humanité.

Ainsi va sa vie, jusqu'à ce que quelqu'un lui emprunte son identité sur Internet. Impuissant, il voit avec horreur, de Facebook à Twitter, Paul O'Rourke faire l'apologie d'une religion ancienne tombée dans l'oubli. Mais au-delà de cette odieuse atteinte à sa vie privée, c'est son âme qui se retrouve en danger, car son double numérique est peut-être bien meilleur que sa version de chair et de sang.

Ce nouveau roman de Joshua Ferris, vertigineux d'inventions, empreint d'un humour caustique, s'attaque aux trois fondamentaux de notre existence moderne : le sens de la vie, l'inéluctabilité de la mort, et la nécessité d'avoir une bonne hygiène dentaire.

« Voici l'un des romans les plus drôles, les plus poignants et émouvants que j'aie lus récemment. Quand les historiens tenteront de comprendre notre époque saugrenue et pleine de contradictions, ils seront bien avisés de lire *Se lever à nouveau de bonne heure*. Ce livre dépeint, comme aucun autre, l'essence même de l'existence humaine dans l'Amérique du début du XXI^e siècle. » Anthony Marra, auteur d'*Une constellation de phénomènes vitaux*.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Dominique Defert

L'EXTRAIT :



« **L**a bouche est un lieu étrange. Pas tout à fait à l'extérieur, pas tout à fait à l'intérieur non plus – ni peau ni organe, un entre-deux : sombre, humide, une porte vers

les entrailles, vers un monde intérieur que peu de gens auraient envie de visiter, là où naissent les cancers, où les cœurs cessent de battre, où l'on ne trouvera peut-être jamais l'âme qui est censée y habiter.

Je recommandais toujours à mes patients de se curer les dents avec du fil dentaire. Et certains jours, le désespoir me gagnait. Vraiment, ils auraient dû m'écouter. L'usage du fil dentaire évite les infections parodontales et peut prolonger l'espérance de vie de sept années. Mais ça prend un temps fou ! Une vraie corvée ! Là, ce n'est pas le dentiste qui parle, mais le type qui rentre chez lui, avec quatre ou cinq verres dans le nez, après une bonne soirée, tout guilleret, et qui, au moment d'attraper sa bobine de fil, se dit : pff ! à quoi bon ? D'accord, à la fin, le cœur s'arrête, les cellules meurent, les neurones s'éteignent, les bactéries rongent le pancréas, les mouches pondent leurs œufs, les coléoptères grignotent tendons, ligaments, la peau devient une croûte de fromage, les os se dissolvent, et les



dents aussi finissent par disparaître. D'accord ! Mais quand quelqu'un, qui n'avait jamais vu de sa vie un bout de fil dentaire, entrait dans mon cabinet avec dans la bouche ce manifeste de la négligence et de la souffrance inutile, un sentiment de révolte me gagnait. Et les deux jours suivants, je martelais mon message à tous mes patients : « Utilisez le fil dentaire, je vous en prie. C'est ça qui fait toute la différence ! »

Un dentiste n'est qu'à moitié médecin, même s'il se fait appeler « docteur ». Pour l'autre moitié, c'est un embaumeur, mais il ne faut pas le dire. La matière encore vivante, il s'efforce de la soigner. Mais pour ce qui est mort, c'est le règne du cache-misère, du maquillage : il creuse, racle, rebouche et cache le tout ; il arrache des dents, prend leurs empreintes, et les remplace par des prothèses qu'il peint pour qu'elles se confondent avec les autres dents. Chaque trou dans une dentition est une fosse ouverte dans le crâne, et les molaires isolées sur une gencive autant de stèles funéraires.

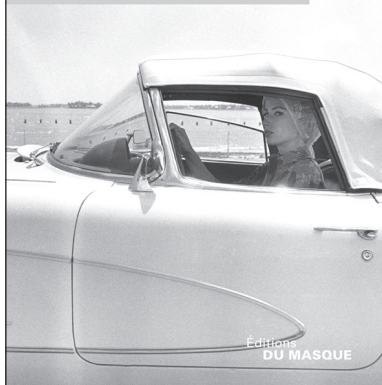
Nous nous disons praticiens, jamais commerçants. Et pourtant la dentisterie est un commerce – un bon commerce. J'ai commencé dans un petit cabinet à Chelsea, avec deux malheureux postes de soins et des murs aveugles. Mais maintenant, j'exerce sur Park Avenue. J'occupe à moi tout seul la moitié du rez-de-chaussée de l'Aftergood Arms, un magnifique immeuble.

Park Avenue est la rue la plus chic du monde. Les portiers sont encore habillés comme dans les années 1940, avec casquettes et gants blancs. Les

marquises s'étendent sur toute la largeur du trottoir. Il y a bien sûr un tapis devant l'entrée, le plus souvent vert, parfois rouge, pour le confort des pieds. Avec un peu d'imagination, on pourrait se croire au temps des voitures à chevaux quand les premiers riches colons, monsieur canne à la main et madame soulevant ses jupons, se frayaient un chemin entre les flaques de boue. Manhattan n'est pas dans une bulle. Les quartiers changent. Pendant qu'on dort, la ville ne cesse de se métamorphoser. Mais Park Avenue reste Park Avenue, pour le meilleur et pour le pire – c'est l'âme de New York, sa quintessence, là où il faut vivre quand on en a les moyens. »



LORI ROY DE SI PARFAITES ÉPOUSES



Lori Roy est née et a grandi au Kansas. Elle vit avec sa famille en Floride. Son premier roman, *Bent Road*, a été couronné par le prestigieux Edgard Award en 2012.



DETROIT, EN 1958, à la fin du mois de juin. Dans le quartier ouvrier blanc d'Adler Avenue, l'air est chargé de menaces. Les grandes usines où tous les hommes sont employés commencent à fermer et, plus inquiétant encore, des gens de couleur s'installent aux alentours. Depuis leurs maisons propres aux rideaux parfaitement tendus et aux pelouses bien entretenues, les femmes s'observent et se méfient. Il y a Julia qui doit veiller sur ses jumelles, son amie Grace, enceinte de huit mois, leur impeccable voisine Malina, et puis il y a Elisabeth, la jeune fille un peu attardée, qui vit avec son vieux père. Tous les jours, les hommes rentrent crasseux de l'usine, et tous les jours, leurs épouses les attendent sagement à la maison. Mais un après-midi, Elisabeth disparaît.

Alors que les hommes quadrillent le quartier dans l'espoir de la retrouver, la tension monte. Y a-t-il un lien avec le meurtre récent d'une jeune femme noire dans l'entrepôt à côté de l'usine ? Pour les parfaites épouses d'Adler Avenue, le mal a bien pris ses racines dans leur petit paradis.

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Valérie Bourgeois*

L'EXTRAIT :

« **M**alina Herze contemple la table de sa salle à manger, sa jolie table, en serrant un marteau à manche rouge contre sa poitrine. Sa plus belle nappe, qu'elle a fait sécher sur la corde à linge, puis repassée ce matin même, porte encore les marques rondes de deux verres d'eau. Ils sont restés là à tiédir durant presque quatre heures avant qu'elle les vide dans l'évier. Un grand verre attend encore près de la place réservée à son mari, mais les glaçons ont fondu à l'intérieur et le cocktail est fichu. Les jours de paie, M. Herze aime boire un Vernors avec du scotch. Les jours de paie. C'est-à-dire aujourd'hui. Comme chaque mercredi de chaque semaine – c'est le jour où, depuis un an exactement, il rentre à la maison avec cette douce odeur musquée que Malina chasse en lavant ses chemises.

Voilà qui explique sûrement pourquoi, à cette heure tardive, l'allée devant la maison est encore déserte. Cela fait un an. Un anniversaire, si on veut. Il n'y a rien qui justifie que M. Herze traîne après le travail. Malina porte une jupe un peu lâche à la taille, qui tombe plus bas sur ses hanches pointues que la dernière fois qu'elle l'a mise. Elle ne pèse pas un gramme de plus qu'il y a vingt-cinq ans, lorsque M. Herze et elle se sont mariés. Il avait presque trente ans alors, et elle, dix-sept. Il l'aimait telle qu'elle était, fine et menue. Reste comme ça, surtout, avait-il dit. Ce qu'elle avait fait. Elle ne pèse pas un gramme



de plus qu'à l'époque. Il n'y a aucune raison pour que M. Herze traîne autant. Absolument aucune.

Au sortir de la salle à manger, Malina se dirige vers le vestibule en marquant très probablement le linoléum avec ses chaussures blanches à talons, puis laisse tomber le marteau dans son sac à main en cuir marron, le plus gros de tous ceux qu'elle possède. L'outil, pris sur le panneau au-dessus de l'établi de M. Herze, est assez lourd au vu de ses dimensions. S'il faut qu'elle se défende avec, elle risque fort de devoir le tenir à deux mains. Les femmes, dont la poule de M. Herze à coup sûr, viennent les jours de paie, quand il ne fait aucun doute que les hommes ont de l'argent. Elles attendent derrière les vitres brisées de l'entrepôt qui jouxte l'usine où ils travaillent tous. La plupart des gens disent que ce sont des femmes de couleur. À cet instant précis, Malina imagine l'odeur de la poule de M. Herze, comme si elle avait été présente assez souvent chez elle pour s'infiltrer dans les murs, les tissus d'ameublement et les rideaux floqués du salon.

Face au miroir de l'entrée, elle lisse ses cheveux, applique sur ses lèvres une nouvelle couche de son rouge approprié pour les soirées, essuie une traînée noire sous l'un de ses yeux et enfile les gants qu'elle met pour conduire. Une fois sortie, elle scrute la rue dans les deux sens. Peut-être qu'aucun de ses voisins n'a remarqué l'emplacement vide dans son allée, à l'endroit où la voiture de M. Herze devrait être garée. Tous les

soirs, il rentre à 17 h 45 précises. Tous les soirs, sauf aujourd'hui – autant dire que si, les gens l'ont forcément remarqué. Quelques rideaux s'agitent d'ailleurs devant ceux qui jettent un coup d'œil dehors pour voir si son mari est là, et, de l'autre côté de la rue, cet idiot de Jerry Lawson va jusqu'à lui faire signe. Avant de subir une nouvelle humiliation, Malina fend d'un pas rapide l'herbe fragile de son petit carré de gazon pour aller s'installer au volant de sa voiture et, lentement, parce que la lumière aveuglante des réverbères la gêne beaucoup, elle prend la direction de Willingham Avenue. »



CONTACTS :

Commercial :

Philippe Dorey
pdorey@editions-jclattes.fr

Presse :

Emmanuelle Allibert
eallibert@editions-jclattes.fr

Laurence Barrère
lbarrere@editions-jclattes.fr

Théophile Bignon
tbignon@editions-jclattes.fr

Salons et signatures :

Jézabel Akriche
jakriche@editions-jclattes.fr

Droits :

Eva Bredin
ebredin@editions-jclattes.fr

Éditions JC Lattès – 17, rue Jacob, 75006 Paris
Tél. : 01 44 41 74 00 – Fax : 01 43 25 30 47

Crédits photos : Delphine de Vigan © Delphine Jouandeau ; Isabelle Monnin © Claire Garate ; Monica Sabolo © Mathieu Zazzo ; Isabelle Sorente © Delphine Jouandeau ; Serge Bramly © Zhuang Jay ; Jane Gardam © Victoria Salmon ; Joshua Ferris © Nina Subin ; Lori Roy © Valeriya Ritter

Imprimé en France par Sipap Oudin (Poitiers), en juin 2015

